

**Carol Bernier**

**Entre le temps-surface et la chair matière**

**Carol Bernier Galerie Simon Biais 4521 rue Clark Montréal**

**Paquerette Villeneuve**

Volume 39, Number 161, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. (1995). Carol Bernier : entre le temps-surface et la chair matière / Carol Bernier Galerie Simon Biais 4521 rue Clark Montréal. *Vie des arts*, 39(161), 41–43.

# CAROL BERNIER

## ENTRE LE TEMPS-SURFACE ET LA CHAIR MATIÈRE

DÉCOUVERTE  
TECHNIQUES MIXTES

Paquerette Villeneuve

*La lourdeur comme délivrance, 1995*  
Techniques mixtes sur toile  
122 x 91 cm

Photo:  
Pierre Longtin

■  
Les titres des œuvres de Carol Bernier sont toujours évocateurs. Ils marquent une liaison au temps tout comme au frémissement perpétuel des relations de soutien à la vie affective de l'artiste. Entre ces deux pôles voyage l'esprit vagabond de la créatrice stimulée par la contradiction sur laquelle repose son périple intérieur: le temps, abstrait; la chair, réelle, changeante, marquée. Le temps-surface et la chair-matière.

Carol Bernier  
Galerie Simon Blais  
4521 rue Clark  
Montréal



Série de petits formats, 1995  
Techniques mixtes sur papier  
20 x 25 cm  
Photo:  
Pierre Longlin



Les pièces choisies pour la première exposition dans une galerie commerciale de la jeune artiste Carol Bernier, tentent de sensibiliser le spectateur aux effets et, particulièrement, aux stigmates du temps. L'ensemble se compose d'œuvres singulières et de séries: six papiers de 56 X 56 cm intitulés *Expériences utérines*, trois triptyques, des *Topographies d'un corps couché* et treize petits formats évoquant, en miniature, les divers points d'un itinéraire tant pictural que personnel.

Dans la grande toile intitulée *La lourdeur comme délivrance*, l'espace est réparti en masses tombantes ou glissantes, avec des pistes dessinées en traits allant du marron au noir; la composition est relevée par une épaisse bande métallique évoquant un joug sous lequel apparaissent une masse rouge comme le sang d'une chair ouverte et quelques signes: griffonnages charbonnés à la pierre noire (« le fusain n'est pas encore assez noir à mon goût »), touches-taches de terre ocre, traits fins de ficelles repeintes après collage sur la surface du tableau pour en

augmenter le tracé, le tout relevé d'acrylique d'un blanc neigeux en contrepoint à la dramatisation affective du rouge. Emblématique, *La lourdeur comme délivrance* répond aux intentions profondes de l'auteur et donne la mesure de ses ambitions: libérer le vouloir-dire et échapper constamment au piège subtil du « faire-beau ».

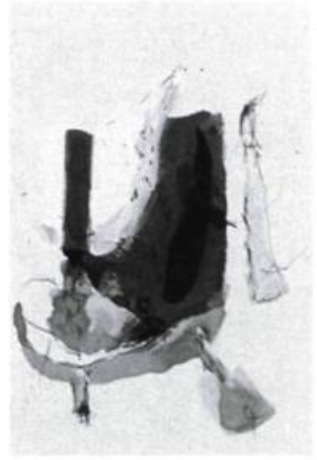
## LE CORPS DE LA MÈRE ADOPTIVE

*Première blessure* propose un monde où des formes de corps sont évoquées par la simple arabesque du geste, les couleurs suggestives, (ici le rouge en giclures, les tons de peau laiteux ou chair) avec l'intervention de lignes pour déranger l'œil dans ses références figuratives et rester près du climat suggéré et non « photographié ». Dans *Premier refus*, réalisé simultanément (« dès que je suis tentée de faire beau » signale l'artiste, « je déménage sur le prochain projet en chantier »), papier goudron découpé en déchiquetures, encres en transparences et traits poussés en fouillis évoquent de nouveau les plages d'un corps. Dans *Douloureux passage* et *Déracinement*, elle utilise des éléments d'une œuvre sur papier issue du dialogue avec une amie artiste parisienne, en tons dégradés allant des blancs teintés au noir en passant par le bistre, qui cernent en les délimitant des espaces et des formes anthropomorphiques. A l'occasion, des formes « africaines » ou tribales dans l'esprit de l'art primitif qu'elle collectionne, surgissent de touches qui, d'abord légères, se densifient vers un sentiment de plénitude.

Mémoire d'un lieu, 1995  
Techniques mixtes sur papier  
56 x 56 cm

Photo:  
Pierre Longlin





Les leçons de Betty Goodwin qui découvrit, en voyant apparaître sur sa toile les vestiges d'une veste évocatrice de son père, tailleur, le pouvoir d'incantation dont le subconscient charge l'expression artistique ont pénétré l'imaginaire de Carol Bernier. Pour elle, ce fut le corps de sa mère adoptive atteinte du mal d'Alzheimer, et qu'elle baignait tous les jours en regardant avec une fascination presque coupable les plis creusés dans sa chair que le temps marquait irrémédiablement. « Je colmate ce souvenir comme je peux à travers mes œuvres ». On perçoit cette émotion sublimée dans les frôlements, les traces d'inscriptions charnelles, les traits de sang ramenant sans heurt à une sensation des espaces utérins voilés.

## L'EMPREINTE DE LA DURÉE

Carol Bernier a choisi de « travailler sur le papier et avec le papier ».

Retailles de ses propres dessins, bouts de tissu, morceaux de métal rouillés, patinés, vieillis au hasard des abandons : ces éléments sont incorporés à l'œuvre dans laquelle ils se dissolvent presque pour donner le sentiment d'une surface homogène où l'accident, l'objet, ne tient pas un discours isolé. Ils créent un amalgame que cernent les gestes du peintre : contours dessinés au pastel à l'huile, interventions à l'acrylique blanc « car la couleur me fait encore un peu peur » ; encres appliquées plus rarement au pinceau qu'avec les doigts pour augmenter la charge sensorielle des traces sur le fin papier, presque exclusivement du Johannot, qu'elle utilise, et qui se noient dans le tout en dégageant la sensation recherchée de chair ou de matière portant l'empreinte de leur durée. □

## NOTES BIOGRAPHIQUES

Carol Bernier a 32 ans. De ses années d'études en art, d'abord au Cegep du Vieux-Montréal puis à l'UQAM où elle a obtenu une maîtrise, elle a surtout retenu quelques phrases de ses professeurs favoris. Plus tôt déjà, celle de Mme Fruitier, la sœur du comédien qui, enseignante à St-Henri, avait à cœur de faire en sorte que « la connaissance des arts soit offerte à toutes, alors que certains enseignants nous prenaient d'emblée pour des cancre ! » C'est à elle que Carol demanda conseil au moment d'entrer au Cegep et qui l'orienta vers les arts plastiques. Puis il y eut à l'UQAM Hannelore Storm, professeur de lithographie, « un être d'intégrité, de franchise et d'ardeur » qui lui dit un jour : « C'est quand tu réfléchis le moins que tu es le plus intelligente » François Vincent aussi, avec lequel elle échangea une sérigraphie qu'il garde toujours. « C'était le premier écho que j'avais d'une œuvre de moi avec laquelle je me sentais bien, précieux moment de grâce alors que je désenchante si souvent ! » Rosemarie Arbour, enfin, « si cultivée, si rigoureuse et exigeante que je ne me serais pas sen-

tie capable de ne pas lui remettre un travail de qualité. »

Les leçons de peinture, par contre, c'est des enfants qu'elle déclare les avoir reçues. « Quand j'enseignais au primaire, je n'en revenais pas de la spontanéité avec laquelle les enfants de première et de deuxième année se lançaient sur quelque thème qu'on pouvait leur donner. Même s'ils se cassaient la figure une fois sur deux, ils recommençaient avec tant d'ardeur et de concentration qu'ils n'entendaient plus la cloche sonner ! Depuis, chaque fois que je coince devant une surface, je me dis : fais comme eux, vas-y, il n'y a que cela qui compte ! »

De grands artistes aussi (Tapiès, van Velde, Appel) qu'elle regarde quand elle a peur de sombrer dans le joli, l'inspirent. « J'ai du respect pour les gens qui s'engagent totalement même si je vis avec la contrainte d'avoir à travailler. Je n'en fais cependant pas une frustration car le plaisir que j'éprouve à créer est unique. » C'est ainsi que Carol Bernier avance sur la pointe des pieds dans l'univers intimidant de la création.



La confusion des sentiments  
Techniques mixtes sur papier  
56 x 56 cm

Photo :  
Pierre Longtin